

Qu'est-ce qu'une place ?

Du même auteur

Le Trouble de la réalité, Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », 1996.

Les Séparations imparfaites, Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », 2002.

Dialogue sur la nature du transfert, avec Joseph Ludin, PUF, « Petite bibliothèque de psychanalyse », 2005.

Où est le passé, avec Pierre Bergounioux, Éditions de l'Olivier, « penser/rêver », 2007.

Les Scènes indésirables, Éditions de l'Olivier, « penser/rêver », 2009.

MICHEL GRIBINSKI

Qu'est-ce qu'une place ?

penser / rêver

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.8236.0288.3

© Éditions de l'Olivier, 2013.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

Qu'est-ce qu'une place ?

On occupe la place où un acte vous pousse comme ça, de droite ou de gauche, de bric ou de broc. Il s'est trouvé des circonstances qui étaient telles que ce à quoi, à vrai dire, je ne me croyais pas du tout destiné, eh bien, il a fallu que j'en prenne la corde en main. [...] Il y a les places dont j'ai parlé tout d'abord, les places topologiques, les places dans l'ordre de l'essence, et puis il y a les places dans le monde. Ça s'acquiert en général du fait de la bousculade. Ça laisse de l'espoir, en somme. Tous autant que vous êtes, avec un peu de chance, vous finirez toujours par occuper une certaine place. Ça ne va pas plus loin.

Jacques Lacan¹

«Tu-as-l'air-d'un-ca-davre», dit Jeanne Moreau à Maurice Ronet derrière une porte vitrée, en détachant bien les syllabes, avec tant de charme souriant sur le visage, tant de jeunesse, que soudain rien d'autre ne compte que d'avoir

1. Jacques Lacan, «Place, origine et fin de mon enseignement» (1967), *Mon enseignement*, Le Seuil, 2005.

QU'EST-CE QU'UNE PLACE ?

cet air-là, d'un-ca-davre, et qu'on espère – trop tard – que la porte qui les sépare ne sera pas poussée, l'instant magique pas rompu. On sait que le héros se suicidera. Est-ce parce qu'elle annonce sa mort que la scène, intemporelle et brève, a pris dans le souvenir une place si grande qu'avant de revoir le film il y a peu, j'aurais affirmé que l'héroïne du *Feu follet*, c'était elle, la merveilleuse actrice qui pourtant ne reste à l'écran que quelques minutes ?

J'avais vu *Le Feu follet* de Louis Malle en 1963, avec une Solange plus âgée que moi et bien moins glacée que la Solange du film, la maîtresse de maison de la soirée sinistre chez les bourgeois intellectuels. Nous étions entrés dans la salle en fin d'après-midi et, à la sortie, il faisait nuit : le grand espace en noir et blanc où l'on s'est caché était dehors. Ça scintillait, nuit et jeunesse confondues dans un âge que je n'avais pas souvent mais, cette fois-là, si – et si vivement.

Lacan a dit dans une conférence qu'« au début, ce n'est pas l'origine, c'est la place » (évidemment, il parlait de lui, en relation avec sa topologie – de lui, de la place qu'il fait aux choses : c'est la raison pour laquelle après que certains de ses proches l'ont quitté, le début, laissait-il entendre, c'était encore lui).

C'est peut-être pour cela, dans la confusion entre début et origine, que les souvenirs « écrans » (je ne réussis pas à éviter le mot) nous apparaissent comme des premières fois avec suite. Quelque chose a trouvé une place comme, un bref instant, Ronet dans l'intelligence, la lumière du visage de l'actrice. Ce n'est pas *sa* place sans doute, pas la bonne place, mais enfin elle a été prise, elle a existé d'avoir été prise,

et c'est déjà beaucoup. C'est un début. Il sera bien temps, après, que viennent les nœuds : la topologie compliquée gardera la trace de quelque chose de simple qui avait eu lieu avant elle, mais n'avait pas trouvé de place, peut-être parce qu'on est tout de suite trop vieux, qu'on fait comme si toutes les places étaient encombrées, pour se donner une contenance, ou par peur de la simplicité. Une place (tous les membres à peine élus d'une Société de psychanalyse le savent) peut faire perdre sa place à la simplicité.

Je me souviens qu'à peine « élu », il a fallu que je me dépêche de rentrer – les parents seraient sans doute déjà à table, la table triste et figée, pesante, du repas du soir –, au lieu que j'aurais pu tout envoyer promener sauf la nuit et Solange, et leur légèreté. Mais tout d'un coup j'ai pensé à l'heure tardive, et j'étais préoccupé parce que je devais sentir le parfum. J'étais devenu ennuyeux. Je me suis exercé dans les vitres du wagon à prendre l'air aimable et fatigué, non d'un-ca-davre (trop personnel), mais d'un déterré, et j'ai préparé une entrée naturelle : la fac, excusez-moi, ces travaux pratiques (pas fameux) ne sont pas pratiques (pas génial), ces travaux dirigés (*idem*) de quoi ? – surtout pas d'anatomie.

En haut des marches de la station Michel-Ange-Auteuil, ce n'était plus tout à fait la même nuit et, pour retrouver la mienne et ne penser qu'à sa place en moi et croire qu'elle n'aurait pas de fin, c'était plus simple de ne rien dire.

Dépaysement

*J'irai je n'irai pas je n'irai pas
Je reviendrai Est-ce que je reviendrai ?
Je reviendrai Je ne reviendrai pas*

Jean Tardieu, « Conjugaisons et interrogations »

Le soir est tombé sur la journée d'août, les deux chênes ronds, les collines devant la maison. On a vu pâlir, devenir presque blanche la bande de ciel entre la dernière courbe, lointaine, précise, des collines et le haut de la fenêtre et, tout en écoutant les bruits mêlés de la conversation et ceux de la campagne, distants, soulignés par leur écho, dans le sentiment même que tout était suspendu, j'ai pensé *mais non, voyons, il passe!* – et qu'une année encore avait filé comme l'eau entre les doigts. J'ai pensé que je ne voulais pas parler de ça – que c'était mieux de ne rien dire – et que pourtant j'allais le faire, que *Ce temps qui ne passe pas*¹ – qui est le

1. Une première version, plus longue, du chapitre ici retravaillé, est parue dans *Le Royaume intermédiaire* (Folio essais, © Éditions Gallimard, 2007). Ce volume collectif rassemble les interventions du colloque de Cerisy de 2006 – *Le Royaume*

temps de l'analyse dans le livre que Pontalis a écrit sous ce titre – passait en vérité comme le reste, comme les années. Nous étions à table, je mangeais, et à cet instant je me suis mordu cruellement l'intérieur de la lèvre. Puis, comme si je me faisais la leçon – une leçon peu claire, et il aurait été plus simple que, par exemple, je me dise « bien fait », que je me dise que ce temps-là était passé depuis si longtemps qu'il n'y avait pas de quoi revenir là-dessus et moins encore de quoi faire comme si je ne m'en étais pas aperçu – bref, au lieu de tout ça, j'ai vu comme devant moi la grande image du bal à Palerme, lorsque le prince Salina, soudain en paix, sait qu'il est licite de haïr l'éternité. L'invocation *in petto* du Guépard (« Pense à autre chose. Pense à Salina. Pense au passage où... ») était tellement absurde et puérite que ladite leçon et ce qu'elle voulait dire ont tourné court aussitôt.

Les mots simples font rêver. C'est peut-être qu'au contraire des mots qui ont plusieurs sens, ils se tiennent à la question qu'ils posent. Les autres donnent à la fois question et solution. « Dépaysement » est presque emphatique – les métaphores ont quelque chose de prétentieux. Si j'avais été moins pressé de trouver un titre, j'aurais cherché un mot univoque, dépourvu de suppositions, un mot qui n'aurait pas compté sur son effet. En analyse, beaucoup de mots sont doubles, échos des deux substances cartésiennes, celles que, sans doute, Freud commente en 1938, quand il écrit :

intermédiaire. Psychanalyse, littérature, autour de J.-B. Pontalis. Nous remercions de leur amicale autorisation les directeurs de la publication – Jean-Michel Delacomptée et François Gantheret – ainsi que l'Association des Amis de Pontigny-Cerisy, Yvon Girard et les Éditions Gallimard.

« Psyché est étendue. N'en sait rien. » La note énigmatique a fait couler de l'encre et Psyché a été étendue dans toutes les positions. En fait, on ne sait rien d'autre. (Ces notes hâtives, écrites parfois en style télégraphique, n'étaient pas destinées à être publiées. Mais on peut simplement lire que Freud a l'intuition que les deux substances, pensée et étendue, n'en font qu'une, celle de l'étendue, ou bien celle de la pensée – la pensée qui lance ses filets sur l'horizon.)

Beaucoup de mots sont doubles en analyse et divisés, comme nous le sommes, en fait, avec, au moins, un sens conscient, un sens inconscient, et pas le choix. Leur vérité se tient là : dans l'équivoque et l'absence de choix. Hors de la cure, la *Zweideutigkeit*, la double direction de la signification est souvent une facilité, un choix fait d'avance qui, d'avance, occupe la représentation d'attente, en annule la fonction. Une facilité qui trompe l'attente, cherche une connivence, atténuée sans le modifier le scandale d'être deux en un, et comme le voisin de soi-même – d'une façon ou d'une autre. Mais on sait bien qu'il n'y a rien à faire, qu'il faut se débrouiller avec ce voisinage, et avec des mots mitoyens, avec leur fonction, intermédiaire. On cherche sa place, qu'on voudrait simple, on la cherche sur le divan de l'analyste et on trouve la leur, qui ne l'est pas, qui est un carrefour ou un à-peu-près.

J'ai été convaincu que ce *dépaysement* qui m'embarasse était un mot de mon vocabulaire intime, un déplacement intime venu ici avec difficulté, comme à contrecœur, jusqu'à ce qu'en relisant le premier récit de Pontalis – *Loin* (un

mot simple) – je regarde la quatrième de couverture, à la recherche de je ne sais quoi : « Ce récit retrace l'expérience d'un *dépaysement*. »

Loin est l'histoire d'un homme dépaysé par sa division, l'histoire d'un homme divisé, et le titre d'un récit que je range aux côtés de certains écrits de Bassani ou de Pavese, ou encore de Silvio D'Arzo, l'auteur de *Maison des autres*. Peut-être Pontalis aurait-il trouvé que je le dépaysais un peu trop, que cette maison n'était pas la sienne, pas assez étrange, au fond, et que ces autres étaient indifférents à force d'être autres. Car un voisin, cela doit quand même être un peu comme vous pour créer l'inquiétude qui était déjà là, et la prendre à son compte. Aussi qu'aurait-on à faire, par exemple, d'un prêtre qui végète depuis trente ans dans un village perdu de l'Apennin émilien ? Ou d'un ancien enfant de l'Assistance publique, devenu *un americano* avec de l'embonpoint et des sous ? Ou encore d'un avocat juif de Ferrare à la vie paresseuse et mesquine ? Mais le prêtre, à qui les mots font honte, sait qu'il n'est nulle part chez lui sauf là où rien ne se passe. Mais l'enfant trouvé ne voit plus dans les bois de noisetiers où il a grandi que l'équivalent de ces chambres qu'on loue en ville et qui, après qu'on les a quittées, sont des « coquilles vides, disponibles et mortes ». Et l'avocat, « minutieux et méfiant », s'examine dans le miroir : « Ce visage était le sien, écrit Bassani ; et, néanmoins, il était là à le regarder fixement comme si ce visage non plus ne lui avait pas appartenu, comme si c'était celui d'un autre. »

Il me semblait que j'aurais pu allonger la liste des voisins

italiens de Pontalis, y ajouter Moravia, Bilenchi¹, et Bontempelli², et le Tabucchi de *Nocturne indien*, et peut-être jusqu'au souriant Calvino, dont les héros sont l'un hors de portée, l'autre proprement fendu, le troisième inexistant. Voici des questions du narrateur de *Loin*, que Calvino ou Bassani auraient pu mettre dans la bouche de leurs personnages :

Comment faire pour que rien ne me rappelle rien ? [...] Qu'est-ce qui pourrait n'être que le signe de soi-même ? [...] Comment se déprendre de soi si soi c'est à chaque instant quelqu'un d'autre ? Je sors. Je me dis que les pas feront mieux que le silence, qu'il suffit de me laisser doucement imprégner par ce qui est là, autour de moi. Non, pas autour : ce qui est là. Non, pas moi : une surface qui ne retiendrait rien. Enregistré, effacé.

Le narrateur songe qu'il y aurait du répit à être un homme qui n'a plus cours, comme une monnaie d'avant. Il rêvasse, à distance ironique de la scène :

Désolé, Monsieur, ce comptoir [cela se passe dans une banque, et j'imagine que l'employé derrière son guichet ne lève pas le nez] n'est pas approvisionné. Cette monnaie n'a plus cours. La signature n'est pas conforme. Nous n'honorons plus les chèques. Votre carte d'identité est caduque.

1. Romano Bilenchi : par exemple *Conservatorio di Santa Teresa* (inédit en français).

2. Massimo Bontempelli : par exemple *Dans la fournaise du temps*.

Ou bien encore :

Vous vous dites professeur, Monsieur. De quoi s'agit-il au juste ? L'Institut ? Quel institut ? Nous n'en avons jamais entendu parler. La langue française ? Ah, oui, autrefois, peut-être. Un homme ? Vous assurez que vous êtes un homme ? Je comprends mal.

Ce qui sépare *Loin* de ces romans du dépaysement de vivre, c'est que, précisément, c'est un récit et non un roman. L'auteur d'un récit et l'auteur d'un roman, s'ils se mettent tout entiers dans le récit ou dans le roman, c'est cependant différemment – une petite différence et qui n'a pas de pertinence absolue : l'auteur du récit a directement affaire à ce qui se dit en lui, sans la médiation de la fiction explicite. Ce qui se dit en lui : ce ne sont pas vraiment des mots, plutôt des conversations superposées, une rumeur de mots que, pour citer Rilke, il faut « savoir [...] oublier quand ils sont nombreux. Et il faut avoir la grande patience d'attendre qu'ils reviennent ». Ces bruits, cet affairément de paroles, comme un chuchotis *off*, même lorsque le récit est tout autre chose qu'un récit de soi, nous racontent selon notre désir : désir d'être comme ceci plutôt que comme cela, pour le dire simplement – un désir trompeur, qui est une défense. L'auteur d'un récit, plus et différemment que l'auteur d'un roman, a affaire à un fond ou un sol défensif.

Aujourd'hui, être défensif, c'est l'anathème. Mais si c'était plus vrai, plus près de l'enjeu, si être sur la défensive tenait au fait qu'on se sait honnêtement insuffisant devant l'épreuve, si c'était la manière la plus loyale de rencontrer un enjeu

qui, même s'il est tout petit, même si ce n'est que *ça* – en lettres minuscules –, est tellement plus grand que soi ? On est défensif, et démuné. Les moyens intellectuels que l'on a acquis en étudiant, la civilisation de soi chèrement conquise en même temps que l'âge d'homme, la raison même sont sans effet sur l'inquiétude, sur l'inquiétante étrangeté. On perçoit des bruits, des mots qui se chevauchent. C'est lointain, presque impersonnel. On est défensif devant le soupçon qui vient qu'on en fait partie, de ces bruits, de ces mots, qu'on ne serait peut-être que l'un d'eux, sans spécificité et qui les vaudrait tous, un bruit de ce qui se dit en soi et qu'on ne peut entendre clairement, pas seulement parce que ça ne passe pas par l'appareil phonatoire (voir les paroles et les phonèmes en silence de Gabriel Bergounioux¹). Une rumeur de ce qu'on voulait penser et qui reste loin. Cela reste loin comme si votre présent ne venait pas tout à fait de votre passé, loin à l'intérieur de vous – finalement « loin » n'est pas un mot simple. C'est un mot qui, comme « dépaysement », a une intimité de jardin publique, la dureté impersonnelle du soleil – les auteurs français, Sartre, *La Nausée*, Camus, *L'Étranger*, me reviennent à présent. « Loin » est un mot de revenant. On s'en doutait : les mots simples n'existent pas.

On dit, c'est devenu un lieu commun de la psychanalyse, que pour donner au lecteur qui n'a pas fait l'expérience du divan, et aussi à celui qui l'a faite, que pour lui donner l'idée de ce qu'est le transfert – parce que dans la cure le transfert ne se dit pas en mots –, on dit qu'il faut romancer

1. Gabriel Bergounioux, *Le Moyen de parler*, Verdier, 2004.

ce qui s'est passé, écrire de la fiction, mettre là des mots qui ne sont pas à leur place et qui vont déplacer ou dépayser ce dont il s'agit. On rendrait mieux ce qui a eu lieu en le dépayasant, voire en l'inventant. Ce n'est pas ainsi. Il ne s'agit pas d'inventer, mais de laisser en soi-même les choses s'inventer. Il s'agit de faire confiance à la manière défensive du *récit*, qui n'est pas la manière défensive de la fiction. Le récit a affaire à ce qui se refuse. Il avance avec, en vue, la *réticence* – cette réticence qui est, pour Pierre (cette fois) Bergounioux, le fond essentiel de la sagesse.

Qu'est-ce qu'une place ? La question tire l'un de ses sens du clivage irréductible qui empêche toujours que l'on soit, en soi-même, à sa propre place. Aujourd'hui la tendance des nouvelles théorisations analytiques est de proposer que, si le thérapeute y met un peu du sien, ça se ressoudera. Or le clivage est structurel, et si l'on tente de le souder, on crée des tensions qui se manifesteront vivement quand et où elles le pourront. On ne retrouvera pas d'unité antérieure au clivage, pas d'unité indivisible, rien de ce dont les psychanalystes anglo-saxons ont fait une représentation du but de la pratique analytique sous le nom d'« intégration », et dont un avatar récent est la relation intersubjective, sorte d'intégration à deux – si tu m'intègres, je m'intègre et réciproquement. L'expérience intégrative relève d'une conception unitaire, vaguement religieuse, du monde.

Le clivage est, lui, laïque – et irréductible et toujours en train de se faire à nouveau. Il nous défend laïquement contre la réalité. On sait que l'on distingue la réalité externe

et la réalité psychique, ce qui suppose d'ailleurs que notre idée de nous-même ait quelque chose de corporel, avec un dedans et un dehors. Une réalité psychique au-dedans, le reste au-dehors et, ici ou là, les contradictions nécessaires. C'est simplet, mais le moyen d'y échapper? Le clivage nous défend contre les deux réalités qui, sans doute, n'en sont qu'une (*psyché est étendue...*), excessive. Pierre Fédida disait que le psychisme est insupportable et que, pour le supporter, il nous faut le fragmenter en ces petites quantités que sont les images. Et c'est pour moi une source de questions fortes que le psychisme soit ce qui me divise, me sépare de moi, vienne par petits paquets d'images entre moi et la réalité, et entre moi et ma place.



Avec quelques autres et rares livres, la sorte d'élégie du clivage qu'est *L'Amour des commencements* se tient droit parmi les livres que j'ai lus. Quand je l'ouvre, ce que j'avais cru laisser derrière moi est de nouveau là : c'est le livre d'avant toute disparition et pourtant il n'est fait que de cela. Une disparition l'habite. Le livre et elle retiennent le temps d'avant, emprisonnent rêve et douleur, ainsi qu'une moderne boîte de Pandore. Une boîte de Pandore, on l'ouvre d'un coup, en grand, sans précaution. Ce geste, ce risque insouciant recommencé chaque jour, et en tout cas chaque nuit, tout d'un coup me fait reculer. Qui va s'échapper du livre rouvert?

Curieusement, j'ai plié le coin d'une page, d'une seule, je ne sais plus quand ni pourquoi. C'était peut-être simplement au moment de suspendre ma lecture. Juvenin, un ami du

narrateur, lui propose d'enfiler une blouse blanche et de faire un tour dans le pavillon psychiatrique où il travaille :

Le matin, nous avons marché le long de la Marne puis loué une barque pour descendre la rivière. La journée de printemps était belle, un peu chaude. Nous étions gais, les femmes portaient sandales et robes à fleurs, nous les tenions par la taille, je me serais bien vu avec un pantalon de toile claire, un foulard et une casquette et chantant la romance. Mais, maintenant, mon ami ouvrait une porte grise avec une clé, disait quelques mots à une surveillante qui ouvrait une autre porte grillagée, et je les suivais, revêtu de ma blouse blanche, un peu moins gai que tout à l'heure et un peu honteux de ma curiosité. Nous étions dans un Service Femmes. Mélange nauséeux : cela sentait l'éther, l'eau de Javel et le ranci d'une cantine. Aussitôt évanouie la senteur des aubépines du matin, oublié l'enjouement des propos de table échangés dans la petite maison des Juvenin, à cent mètres derrière ces murs !

Je vis une pensionnaire avancer vers moi du fond d'un couloir, décidée, toute à son affaire, comme peuvent l'être les chiens solitaires qu'on croise dans la rue, puis, quand elle fut toute proche, elle me sourit. Je lui souris à mon tour. Elle s'approcha davantage, jusqu'à coller presque son visage sur le mien. Elle minaudait. Vieille femme hagarde ou gamine excitée ? Allez savoir. Moment comique ? pathétique ? Les repères usuels ne m'étaient d'aucun secours. J'entendis vaguement des mots : « Ah ! le nouveau docteur, comme il est jeune, comme il est beau ! » Je n'en menais pas large, j'eusse cent fois préféré qu'elle m'injuriât. Mais cette démonstration saugrenue d'amour, venue d'on ne sait où, s'adressant à je ne sais qui, portée par je ne sais quoi,

penser / rêver
revue de psychanalyse dirigée par Michel Gribinski

Déjà parus :

- penser/rêver* n° 1 L'enfant dans l'homme (printemps 2002)
penser/rêver n° 2 Douze remèdes à la douleur (automne 2002)
penser/rêver n° 3 Quand la nuit remue (printemps 2003)
penser/rêver n° 4 L'informe (automne 2003)
penser/rêver n° 5 Des érotomanes (printemps 2004)
penser/rêver n° 6 La haine des enfants (automne 2004)
penser/rêver n° 7 Retours sur la question juive (printemps 2005)
penser/rêver n° 8 Pourquoi le fanatisme? (automne 2005)
penser/rêver n° 9 La double vie des mères (printemps 2006)
penser/rêver n° 10 Le conformisme parmi nous (automne 2006)
penser/rêver n° 11 La maladie chrétienne (printemps 2007)
penser/rêver n° 12 Que veut une femme? (automne 2007)
penser/rêver n° 13 La vengeance et le pardon, deux passions modernes (printemps 2008)
penser/rêver n° 14 L'inadaptation des enfants et de quelques autres (automne 2008)
penser/rêver n° 15 Toute-puissance (printemps 2009)
penser/rêver n° 16 « Un petit détail comme l'avidité » (automne 2009)
penser/rêver n° 17 À quoi servent les enfants? (printemps 2010)
penser/rêver n° 18 La lettre à la mère (automne 2010)
penser/rêver n° 19 C'était mieux avant... (printemps 2011)
penser/rêver n° 20 Le temps du trouble (automne 2011)
penser/rêver n° 21 Le genre totalitaire (printemps 2012)
penser/rêver n° 22 Portraits d'un psychanalyste ordinaire (automne 2012)
penser/rêver n° 23 Le corps (est un) étranger (printemps 2013)
penser/rêver n° 24 Façons de tuer son père et d'épouser sa mère quand on est l'enfant d'un couple homoparental (automne 2013)

www.penser-rever.com

Réalisation : PAO Éditions du Seuil
Impression : Corlet, Imprimeur S.A.
14110 Condé-sur-Noireau
Dépôt légal : octobre 2013. N° 287
N° d'imprimeur : (000000)
Imprimé en France